

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et le *Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques. Les textes des 10 lauréats de cette première édition (dotés chacun de 2000 euros, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans le *Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois.



Claude Como à côté de son œuvre *Bubble Tuft* 2020, laine touffetée sur toile, 300 x 200 cm.

© Claude Como.

En haut : Claude Como *Révolution*.

Vue de l'exposition « Supernature » à la Galerie Le Cabinet d'Ulysse Marseille 2021.

© Studio Tropicalist/Courtesy de l'artiste & Le Cabinet d'Ulysse.

Claude Como, le vivant à cœur

Depuis les années 1980, Claude Como (née en 1964, vit et travaille à Marseille) s'empare aussi bien de la peinture à l'huile, de la céramique, de la résine, du fusain ou encore de la laine pour sonder sa propre histoire. Pour expérimenter aussi son rapport complexe aux réalités du monde, où le vivant trouve une place centrale.

Abidjan

Claude Como a grandi en Côte d'Ivoire. Son père, chimiste, s'est installé à Abidjan l'année de sa naissance. Elle y a vécu jusqu'à ses 16 ans, et garde un attachement viscéral envers un pays où elle a vécu librement, d'une manière collective, proche du vivant. Depuis son difficile départ, Claude Como se pense comme un corps flottant, ni vraiment ici, ni vraiment là-bas. Un corps entre-deux qui pose la question du foyer, de l'errance, des racines ou de l'appartenance.

Elle commence à dessiner dès l'âge de 5 ans. Tous les samedis, devant un tableau noir posé sur un chevalet, elle « fait son travail ». Elle imagine un ballet : sa mise en scène, ses personnages, les détails des costumes. Le samedi suivant, elle efface le tableau et réinvente de nouvelles situations selon des règles très précises. Finalement, c'est ce que l'artiste continue à faire depuis les années 1980. Elle fabrique de nouveaux mondes à partir d'images récoltées à la fois dans ses souvenirs, ses sensations, mais aussi une histoire de l'art qu'elle continue d'explorer. La figuration de ces mondes passe par un apprivoisement de différentes techniques pour la réalisation de séries au long court. Elle part du principe qu'elle ne sait rien, pour que chaque œuvre soit une aventure en soi. Cette réflexion par série lui permet de fouiller en profondeur les sujets, de leur dédier le temps nécessaire. « *Ma démarche artistique s'inscrit dans* ➔

**Claude Como**

Blood & Burning

2020, laine touffetée sur toile,
360 x 240 cm.

© Claude Como.

Ci-contre :

Claude Como

Les Déracinés.

Vue de l'exposition

« Supernature » à la Galerie
Le Cabinet d'Ulysse Marseille
2021.© Studio Tropicalist/Courtesy de
l'artiste & Le Cabinet d'Ulysse.

un challenge permanent et un jeu. Je vais vers ce que je ne sais pas faire. Rien n'est jamais acquis. »[1] Chaque série implique une réinitialisation technique, mais aussi visuelle, puisque l'artiste s'immerge dans un nouvel espace du vivant. Il en résulte une écriture plurielle qui s'adapte aux sujets auxquels elle se consacre pleinement.

Elle confie alors ne pas avoir de style, ne pas être programmée pour écrire d'une manière unique. *« Je n'ai pas une seule manière de faire. Je suis mes intuitions, quitte à ce qu'on ne me reconnaisse pas. C'est dans le temps long que se déploie mon travail. »*



« J'aime les mouvements du vivant : une éruption volcanique, un incendie, un ouragan. Il se manifeste violemment comme s'il respirait très fort, ça me dépasse et ça m'impressionne. »

claude como.

Sortir de l'anthropocène

Depuis 2015, Claude Como s'extrait progressivement d'une représentation anthropocentrée au profit d'une plongée à la fois physique et mentale au cœur du vivant. Les figures humaines s'hybrident aux éléments végétaux ou bien s'éclipsent au profit des abysses, des cataclysmes et de figures animales comme la méduse – corps flottant majestueux. *« J'aime les mouvements du vivant : une éruption volcanique, un incendie, un ouragan. Il se manifeste violemment comme s'il respirait très fort, ça me dépasse et ça m'impressionne. »* La série *Gaia* (2018) réunit les terrestres (animaux, végétaux et autres organismes vivants) pour décentrer la place de l'humain et penser davantage aux interdépendances qui existent entre les êtres et les milieux. Une autre série est dédiée aux animaux. Depuis son enfance, l'artiste entretient des relations intenses avec eux. *« Petite, mon amie était une loutre. »* Elle représente notamment l'étrangeté de leurs corps. *« Ce sont des amas de plumes et de poils, je veux traiter la matière, la sensualité des corps. »* À la manière d'une observatrice scientifique, Claude Como décompose, radiographie, fragmente, ouvre ou hybride les corps animaux pour atteindre une dimension aussi mystérieuse que monstrueuse. En 2019, on observe l'apparition d'une technique inhabituelle : le tuftage. Armée d'un pistolet à tufter, traditionnellement utilisé par des artisans pour la réalisation de tapis, elle projette les fils de laine pour réaliser des œuvres à la fois souples et monumentales. Il en résulte deux premières œuvres : *J'aurais aimé t'envoler*, une paire d'ailes blanches d'une envergure de trois mètres, et *Tributes to Masters*, une carcasse animale ouverte et suspendue qui nous rappelle aussi bien Rembrandt que Soutine ou Bacon. Ces œuvres ouvrent une nouvelle écriture et un nouveau rapport à l'espace.

« Supernature »

Claude Como débute alors une série de tapisseries tuftées qui figurent des éléments végétaux foisonnants, des micro-organismes luxuriants. On y rencontre des graines, des pierres, des bourgeons, des racines, des fleurs, ➡

[1] Toutes les citations de l'artiste sont extraites de discussions téléphoniques ayant eu lieu entre août et novembre 2021.



.....
Claude Como

Sun Seeds

2020, laine touffetée sur
 toile 75 x 160 cm chacun.

© Claude Como.

*Les tapisseries
 touffetées
 s'émanent des
 formats rigides et
 contraignants. « Je
 voulais me libérer
 du châssis de la
 toile, pour libérer
 les formes. »*

des feuillages ou encore des champignons, dotés de couleurs vives et affirmées. Les motifs proviennent d'une banque d'images où se rencontrent aussi bien des univers microbiens que des planches botaniques. L'artiste est une observatrice attentive des graphismes végétaux, minéraux ou cellulaires. « *La matière influe sur la forme, et inversement.* » Les images sources dérivent et se transforment par les gestes, les glissements techniques et la nécessité fictionnelle.

Claude Como manifeste un impératif physique et spatial de prolifération. « *C'est une explosion. J'ai besoin de vivre des choses intenses dans mon travail.* » De réaliser des œuvres qui reflètent une dimension plus joyeuse et vibrante du vivant. Les œuvres les plus récentes entrent en résonance avec les pensées écologiques de Bruno Latour, Dénètem Touam Bona, Véronique Mure, Starhawk, Gilles Clément et tant d'autres. Puisque les humains font globalement le choix de se détourner du vivant, Claude Como s'emploie à le représenter d'une manière démesurée. Nous sommes physiquement pris par la présence des œuvres tuftées. Les images du vivant s'imposent à nous. Elles réclament notre attention.

À propos du choix technique, l'artiste préfère le mot « touffeté », il appelle à une plus grande tactilité de la matière laineuse et des couleurs. À une plus grande sensualité, aussi. Les tapisseries touffetées s'émanent des formats rigides et contraignants. « *Je voulais me libérer du châssis de la toile, pour libérer les formes.* » Par leur souplesse, ces dernières s'extrait du cadre pour littéralement coloniser les murs et donner un caractère organique à l'architecture qui les abrite. Si, auparavant, Claude Como rattachait ses formes aux limites du tableau, elle fait aujourd'hui le choix du flottement, de la bouture et de la régénérescence. Chaque élément est autonome, porte un titre qui lui est propre. Si les œuvres peuvent être présentées seules, c'est bien collectivement qu'elles trouvent une puissance plastique. Aux murs, l'artiste (dé/re)compose à l'infini pour une expérience immersive et sensible d'une biocénose hors norme.

En finir avec les natures mortes

Le choix du touffetage inscrit l'artiste dans une histoire de la tapisserie. En effet, depuis le Moyen Âge, sont tissées des œuvres qui représentent le monde végétal et floral. Des mille-fleurs aux légumes, en passant par les arbres de vie ou encore des motifs stylisés, les approches évoluent au fil du temps. L'histoire de la tapisserie conjugue des approches symboliques, religieuses, naturalistes, décoratives, figuratives ou abstraites. Si elle confie « *se sentir toute petite face à un monde qu'elle apprend à connaître* », Claude Como s'insère volontiers dans une histoire de l'art occidentale qu'elle se plaît à explorer pour retravailler et (dé/re)figurer les grandes classifications ou les sujets considérés comme traditionnels : vanité, figures animales, anatomie humaine, psyché, portrait, paysage, architecture, etc. Les représentations du vivant (le mot « nature » est volontairement exclu de la réflexion, puisqu'il constitue un argument pour entretenir une pensée binaire et mortifère entre nature et culture) y sont ➔

Claude Como

Carmina Pod

2021, laine touffetée sur toile,
340 x 230 cm.

© Claude Como.

Claude Como

Sunset Fungus

2021, laine touffetée sur toile,
300 x 170 cm.

© Claude Como.



généreuses. « Supernature » déjoue d'ailleurs la question de la « nature morte », qui, si l'on y réfléchit bien, est un non-sens puisque le vivant est un écosystème en perpétuelle métamorphose.

Les œuvres touffetées participent d'une réactivation et d'un prolongement d'une histoire de la tapisserie. Rien n'est fixe, tout y est redéfinissable. Les formes découpées s'articulent entre elles au profit d'installations tentaculaires, mouvantes et rhizomiques. Des formes découpées qui habitent d'ailleurs l'ensemble de la démarche plastique de Claude Como, qui confronte constamment le volume et l'aplat. Avec un sentiment mêlé d'émerveillement et de gravité, elle présente des corps décontextualisés, des scènes privées d'horizons, des écosystèmes suspendus. L'artiste, qui s'est longtemps sentie comme étant un être marginal, a construit son œuvre à partir de notions telles que le déracinement, le mouvement, l'absence, l'impermanence, la mort et les renaissances possibles. Nourrie par une forte dose autobiographique, l'œuvre protéiforme se fabrique dans le temps long. Elle compare ainsi sa démarche à celle d'une araignée qui tisse sa toile. Les ramifications entre les séries génèrent le récit incarné d'une cosmogonie terrestre et psychique – aussi intime que collective.



© Oursou & Charlotte El Moussaed.

Julie Crenn

Docteure en histoire de l'art, critique d'art pratiques féministes et décoloniales, elle (AICA) et commissaire reçoit en 2012 le titre de docteure en Arts d'exposition indépendante, elle est depuis (histoire et théorie) à l'université Michel de 2018 commissaire associée à la Montaigne, Bordeaux III. Sa thèse est une programmation du Transpalette - Centre réflexion sur les pratiques textiles d'art contemporain de Bourges. En 2005, contemporaines (de 1970 à nos jours). elle obtient un Master recherche en histoire Depuis, elle mène une recherche et critique des arts à l'université Rennes 2, intersectionnelle portée par le vivant, les dont le mémoire propose une lecture corps, les mémoires et les militances politique de l'œuvre de Frida Kahlo. Dans la artistiques. continuité de ses recherches sur les